



**HAL**  
open science

## De l'érotologie arabe aux curiosa: Le Jardin parfumé du Cheikh an-Nafzâwî

Sylvette Larzul

► **To cite this version:**

Sylvette Larzul. De l'érotologie arabe aux curiosa: Le Jardin parfumé du Cheikh an-Nafzâwî. Guy Barthélemy; Dominique Casajus; Sylvette Larzul; Mercedes Volait. L'orientalisme après la Querelle. Dans les pas de François Pouillon, Karthala, pp.109-127, 2016, 9782811117092. halshs-01524880

**HAL Id: halshs-01524880**

**<https://shs.hal.science/halshs-01524880>**

Submitted on 8 Dec 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# De l'érotologie arabe aux *curiosa* :

## *Le Jardin parfumé* du Cheikh an-Nafzâwî

Sylvette Larzul

Article paru dans Guy Barthélemy, Dominique Casajus, Sylvette Larzul, Mercedes Volait (éds.), *L'orientalisme après la Querelle : Dans les pas de François Pouillon*, Karthala, 2016, p. 109-127.

Ouvrage composé au début du XV<sup>e</sup> siècle en Tunisie par un cheikh connu sous le nom d'an-Nafzâwî, *Ar-Rawḍ al-‘âṭir fî nuzhat al-ḥâṭir* (« Le jardin parfumé pour le plaisir des cœurs ») connaît une destinée inattendue quand il se hisse, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au rang de classique de l'érotologie. C'est à une traduction française intitulée *Le Jardin parfumé*, publiée en 1886 par l'éditeur parisien Isidore Liseux, qu'il doit cette renommée nouvelle. Rééditée à maintes reprises, celle-ci est traduite en anglais par Richard Burton dès 1886<sup>1</sup>, en allemand en 1905 et un peu plus tard en italien et en danois<sup>2</sup>. Si de nouvelles traductions faites sur l'arabe ont vu le jour au cours des dernières décennies<sup>3</sup>, l'édition Liseux n'en a pas pour autant été éclipsée et sert encore fréquemment, à partir de la traduction Burton notamment, à la diffusion du *Jardin parfumé* en langues européennes et asiatiques, fût-ce à travers des versions incomplètes et des adaptations<sup>4</sup>. Notons cependant qu'elle était en réalité une réédition,

---

<sup>1</sup> *The Perfumed Garden of the Cheikh Nefzaoui : A Manual of Arabian Erotology (XVI. Century)*, Cosmopoli. For the Kama Shastra Society of London and Benares and for private circulation only. N'apparaissant pas dans cette première édition, le nom du traducteur n'est mentionné qu'à partir de 1963, dans l'édition due à Alan Hull WALTON (London : Neville Spearman).

<sup>2</sup> Lorenzo DECLICH, « L'érotologia Araba : Profilo bibliografico », *Rivista degli Studi Orientali*, n° 68, fasc. 3-4, 1994-1995, p. 249-265 (notamment p. 252, n. 15).

<sup>3</sup> René R. KHAWAM (trad.), *La Prairie parfumée où s'ébattent les plaisirs*, Paris : Phébus, 1976 ; Jim COLVILLE (trad.), *The Perfumed Garden of Sensual Delight*, London : Kegan Paul, 1999 ; Ulrich MARZOLPH (trad.), *Der duftende Garten zur Erbauung des Gemüt : Ein arabisches Liebeshandbuch*, Verlag C. H. Beck : München, 2002.

<sup>4</sup> *Ar-Rawḍ al-‘âṭir* existe aujourd'hui dans une vingtaine de langues. Il s'agit d'éditions parfois abrégées mais souvent illustrées, à l'instar de *The Perfumed Garden, a new adaptation [...] based on the original translation by Sir Richard Burton* (London : Hamlyn, 2004), dû à Philip DUNN, et paru en français et en chinois parallèlement.

puisque Liseux ne faisait que reprendre à peu de choses près une traduction publiée dix ans plus tôt en Algérie sous le titre *Ar-Rawḍ al-‘âṭir fī nuzhat al-ḥâṭir /Ouvrage du Cheikh, l'imam, le savant, le très érudit, le très intelligent, le très véridique Sidi Mohammed el Nefzaoui*. Les auteurs de cette édition de 1876 se désignaient par le monogramme « Société J.M.P.Q. » tandis qu'ils attribuaient au traducteur la dénomination de « baron R\*\*\*, capitaine d'État-major »<sup>5</sup>. Mais, imprimé selon le procédé de l'autographie et tiré à 35 exemplaires, l'ouvrage était resté confidentiel, de sorte que c'est bien en 1886 et non en 1876 que naît la gloire actuelle d'an-Nafzâwî.

Cette brillante trajectoire d'*Ar-Rawḍ al-‘âṭir /Le Jardin parfumé*, qualifié parfois de *Kâmasûtra* arabe, soulève une double interrogation. L'œuvre originale est-elle exceptionnelle au point qu'elle ne pouvait que, tôt ou tard, être intégrée au patrimoine littéraire mondial, ou bien les versions en langue étrangère, à commencer par les plus anciennes réalisées en français, sont-elles des adaptations si parfaitement réussies que cela expliquerait le succès planétaire de l'œuvre ? Une comparaison entre texte source et traduction s'imposait pour pouvoir fournir une réponse, mais il fallait d'abord se repérer parmi les multiples versions de l'œuvre existant tant en français qu'en arabe, c'est-à-dire dans l'histoire quelque peu obscure d'un texte pour lequel on ne dispose que de copies tardives et assez différentes, et dont la traduction française primitive soulève encore bien des questions.

### ***Un manuel d'érotologie musulmane du XV<sup>e</sup> siècle***

*Ar-Rawḍ al-‘âṭir fī nuzhat al-ḥâṭir* est le seul texte existant du Cheikh an-Nafzâwî<sup>6</sup>, patronyme évoquant une origine familiale dans le Nafzâwa, zone d'oasis située au sud du Chott el-Djérid. Son titre de cheikh indique qu'il était versé dans les sciences religieuses et avait été formé à la culture de mosquée dont la médecine n'était sans doute pas exclue<sup>7</sup>. Hormis les informations induites de son nom, nous ignorons à peu près tout de l'auteur, sauf

---

<sup>5</sup> La date de 1876 est indiquée par les éditeurs dans leur postface, tandis qu'une note en arabe signale à la dernière page de l'ouvrage qu'il a été achevé le 23 février 1877. Nous conserverons toutefois la première des dates que l'usage a imposée. Cette édition autographiée a été rééditée par Mohamed LASLY et Jacques COTIN en 1999 sous le titre *Le jardin parfumé : manuel d'érotologie arabe du Cheikh Nefzaoui* traduit par le baron R\*\*\* (Arles : Philippe Picquier). C'est à la réimpression de 2002 de cette dernière édition (désormais éd. Picquier) que nous renverrons le lecteur, non à l'édition originale tirée à 35 exemplaires.

<sup>6</sup> Les manuscrits mentionnent le nom de l'auteur d'*Ar-Rawḍ al-‘âṭir* de manière plus ou moins complète (Abû ‘Abdallah Muḥammad b. Muḥammad b. ‘Umar an-Nafzâwî et Muḥammad an-Nafzâwî, dans le ms. ar. n° 6647 de la BnF, qui donne deux versions du texte), mais aussi de façon erronée (Muḥammad b. ‘Umar ag-Ġazlawî, dans le ms. ar. n° 3069 BnF ou Abû ‘Abdallâh al-Fazâwî, dans le ms. ar. n° 3669 BnF).

<sup>7</sup> Lois Anita GIFFEN, « An-Nafzâwî (vers 1380-1440) », in Joseph Edmund LOWRY et Devin J. STEWART (eds.), *Essays in Arabic Literary Biography II : 1350-1850*, Wiesbaden : Harrassowitz, 2009, p. 309-321 (ici, p. 310).

le peu qu'il en a dit lui-même dans la préface de son ouvrage : il aurait répondu à la requête de Muḥammad ibn 'Awâna z-Zawâwî, vizir du bey de Tunis 'Abd al-'Azîz al-Ḥafṣî (plus connu sous le nom d'Abû Fâris), qui souhaitait qu'il complète un ouvrage antérieur – aujourd'hui disparu – *Tanwîr al-wiqâ' fî asrâr al-ġimâ'* (« Éclairage sur le coït : les secrets de l'union charnelle »). C'est cette mention du commanditaire de l'ouvrage et de son maître, ajoutée au fait que l'auteur signale aussi que Muḥammad ibn 'Awâna z-Zawâwî avait grandi à Alger et qu'il avait fait allégeance au bey de Tunis lorsque celui-ci avait conquis cette ville, qui permet de dater l'œuvre d'an-Nafzâwî. Si le « baron R\*\*\* », dans une « Notice sur le Cheikh Nefzaoui » adjointe à l'édition autographiée de 1876 et que Liseux a reprise dans son édition de 1886, affirme à tort que l'ouvrage avait été composé au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, il est établi aujourd'hui qu'il remonte au début du XV<sup>e</sup> siècle. Le bey ḥafṣide Abû Fâris 'Abd al-'Azîz, qui régna de 1394 à 1434, s'empara en effet d'Alger en 813H/1410-1411, et *Ar-Rawḍ al-'âṭir* aurait ainsi été rédigé entre 1411 et 1434<sup>8</sup>. Les circonstances de l'élaboration du texte sont rapportées dans des récits légendaires. On raconte que l'auteur, ne pouvant refuser ouvertement le poste de cadî qui lui est offert, demande un délai pour achever *Ar-Rawḍ al-'âṭir*, sachant qu'une fois l'ouvrage connu il se trouverait disqualifié pour rendre la justice<sup>9</sup> : allégation peu crédible, qui reflète manifestement un puritanisme postérieur, étranger au vizir ḥafṣide. Une autre tradition rapporte que l'écrivain condamné à mort sur ordre du bey n'aurait obtenu sa grâce qu'à la condition d'écrire un livre susceptible de ranimer les passions éteintes de son souverain – on n'est pas loin ici des *Mille et une nuits*<sup>10</sup>. Si l'obscurité qui recouvre la biographie du Cheikh an-Nafzâwî était assurément propice au développement de tels récits, elle a pu favoriser aussi des initiatives intempestives de la part des transmetteurs de son œuvre.

*Ar-Rawḍ al-'âṭir* existe en effet dans plusieurs versions sensiblement différentes. En l'absence d'un catalogue et d'une recension des textes existants, il est difficile d'en faire une classification rigoureuse et de remonter de manière assurée au plus ancien. Outre les exemplaires conservés dans le monde arabe (Tunis, Fez, Le Caire...), des copies existent dans les bibliothèques européennes, comme celle, récente et incomplète, de la bibliothèque de

<sup>8</sup> « Répertoire », *Le jardin parfumé*, éd. Picquier, p. 344.

<sup>9</sup> Voir : « Notice sur le Cheikh Nefzaoui », *ibid.*, p. 80.

<sup>10</sup> Voir : Lettre de Guy de Maupassant, « Oasis de Bou Sâada, 25 août 1884 [sic] », in Louis PERCEAU, *Bibliographie du roman érotique au XIX<sup>e</sup> siècle donnant une description complète de tous les romans, nouvelles, et autres ouvrages en prose, publiés sous le manteau en français, de 1800 à nos jours, et de toutes leurs réimpressions*, vol. 1, Paris 1930, p. 173-174 (reprise dans *Le jardin parfumé*, éd. Picquier, p. 30).

Gotha<sup>11</sup>. La Bibliothèque nationale de France possède aujourd'hui cinq manuscrits de l'œuvre d'an-Nafzâwî, le plus ancien remontant, semble-t-il, au XVII<sup>e</sup> siècle et la majorité datant du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. Si des variations y apparaissent dans le nombre d'anecdotes rapportées comme parfois dans le développement du texte, il n'en reste pas moins qu'ils ont en commun une structure en vingt-et-un chapitres et un format somme toute assez réduit. *Ar-Rawḍ al-‘âṭir* a été reproduit par procédé lithographique ou typographique à Fez, à Tunis et au Caire entre 1892 et 1928<sup>13</sup>, peut-être à la suite du succès rencontré par les traductions européennes. Il est aujourd'hui disponible dans deux éditions plus récentes. La première, parue à Cologne en 1988 chez Al-Kamal Verlag, dans un recueil intitulé *Al-Ġins ‘inda l-‘Arab : Nuṣūṣ muḥtâra* (« Le sexe chez les Arabes : Textes choisis »), aurait été réalisée à partir d'une ancienne édition marocaine corrompue, mais elle a été révisée dès 1991<sup>14</sup> ; la seconde, une édition critique publiée à Londres en 1990 aux Riad El-Rayyes Books, a été établie par Jamâl Jum‘a sur le manuscrit de la bibliothèque royale du Danemark (cod. Arab. 289, copié en 1133H/1720), complété par le manuscrit ar. n° 3669 de la BnF (copié en 1184H/1770) et une ancienne édition, probablement celle de Fez de 1318H/1900-1901<sup>15</sup>. Même si la connaissance de l'état primitif d'*Ar-Rawḍ al-‘âṭir*, composé au XV<sup>e</sup> siècle, nous échappe, il n'est pas impossible de penser que ces éditions imprimées donnent une version tout de même assez proche du texte tel qu'il a été élaboré par an-Nafzâwî, une version standard caractérisée par un format limité et une composition en vingt-et-un chapitres équilibrés, au demeurant écrits dans une langue peu sophistiquée.

*Ar-Rawḍ al-‘âṭir*, situé au croisement de l'érotologie et de la médecine, ne se présente nullement comme un traité savant. Le Cheikh consacre près du tiers de son ouvrage à décrire des aphrodisiaques et des remèdes contre l'infertilité, sans omettre d'ailleurs les substances contraceptives et abortives<sup>16</sup> (ch. 13 à 20). Il possède manifestement un savoir

<sup>11</sup> Wilhelm PERTSCH, *Die Orientalischen Handschriften der Hergoglichen Bibliothek zu Gotha*, III/4, 1883, n° 2059, p. 88-89.

<sup>12</sup> Mss. ar. n° 3069 (daté du XVII<sup>e</sup> siècle par Mac-Guckin de SLANE dans son *Catalogue des manuscrits arabes*, Paris, 1883-1895) ; n° 3070 (1221H/1807) ; n° 3669 (1184H/1770) ; n° 6477 (1301H/1883, renferme deux versions en regard) ; n° 6693 (1270H/1853). Sauf le premier « apporté d'Égypte pour M. Delaporte », ils sont en écriture maghrébine.

<sup>13</sup> GIFFEN, *op. cit.*, p. 310.

<sup>14</sup> Joseph A. MASSAD, *Desiring Arabs*, Chicago: University of Chicago Press, 2007, p. 156, n. 221. Depuis 1997, les rééditions d'*Al-Jins ‘inda l-‘Arab* n'ont cessé de se succéder.

<sup>15</sup> *Ar-Rawḍ al-‘âṭir fî-nuzhat al-hâṭir*, London : Riad el-Rayyes Books, 1990, p. 16-17.

<sup>16</sup> Le Prophète n'a jamais interdit le '*azl (coitus interruptus)* et des juristes ont reconnu la possibilité de l'avortement avant le 120<sup>e</sup> jour de grossesse, où l'âme (*rūḥ*) est insufflée par Dieu à ce qui n'est encore qu'un « morceau de chair » (*muḍġa*) (Corinne FORTIER, « Le droit musulman en pratique : genre, filiation et bioéthique », *Droits et cultures*, n° 59, 2010/1, p. 15-40, en particulier p. 31-32 et M. BOUZIDI, « L'Islam et la société marocaine face à la contraception », *Annuaire de l'Afrique du Nord*, vol. 18, 1979, p. 285-303, en

médical fondé sur la pharmacopée botanique et des observations diététiques, mais ne fait référence qu'exceptionnellement aux autorités : il se borne à mentionner aṣ-Ṣiqillī<sup>17</sup>, un médecin contemporain, et Galien, dont le nom symbolise à lui seul l'importance des emprunts faits par les Arabes aux Grecs. Le savoir érotologique figurant dans la première partie de l'ouvrage est, quant à lui, largement puisé dans les sources indiennes, mais repris visiblement d'autres sources arabes<sup>18</sup>. Le texte renferme également maintes anecdotes qui viennent illustrer une matière classée et thématisée selon les règles de la prose littéraire (*adab*), même s'il se situe dans un registre inférieur ainsi qu'en témoignent notamment les citations de vers anonymes qu'il renferme.

Le but de l'ouvrage n'en est pas moins la diffusion d'un savoir, comme le montre ce passage du chapitre XII :

Apprends – et puisse Dieu t'accorder sa miséricorde – que ce chapitre contient des choses utiles qui ne se lisent que dans ce livre, et que la connaissance d'une chose est meilleure que son ignorance. Tout savoir peut rendre vil, mais l'ignorance encore davantage. Il sera question ici de ce qui t'a été caché au sujet des femmes.<sup>19</sup>

Mais c'est surtout d'un savoir pratique qu'il doit être question pour répondre à la demande du vizir ḥafside Muḥammad ibn 'Awāna z-Zawāwī, dont an-Nafzāwī mentionne dans sa préface les exigences après qu'il eut achevé la lecture du *Tanwīr al-wiqā' fī asrār al-ḡimā'* :

Nous voudrions obtenir un supplément d'information sur les remèdes dont tu as parlé brièvement et une présentation plus longue des histoires que tu as racontées, tout comme nous souhaiterions connaître ce qui porte à la conjonction et ce qui conduit à s'en abstenir. Tu indiqueras également les médicaments utiles pour dénouer l'aiguillette et tu diras comment donner de la dimension à l'instrument petit et comment tonifier l'huis et le rendre plus étroit. Tu mentionneras aussi ce qui favorise la conception. L'ouvrage sera ainsi complet.<sup>20</sup>

---

particulier, p. 287-291).

<sup>17</sup> Muḥammad aṣ-Ṣiqillī appartient à une famille de « chérifs siciliens » versés dans la médecine et exerçant leur art à Tunis, sous les Ḥafside. Il est l'auteur du *Muḥtaṣar al-Fārisī*, un abrégé du *Qānūn* d'Ibn Sīnā, dédié au bey Abū Fāris (Robert BRUNSCHVIG, *La Berbérie orientale sous les Hafside des origines à la fin du XV<sup>e</sup> siècle*, Paris : Adrien Maisonneuve, t. II, 1947, p. 371-372).

<sup>18</sup> Bien des ouvrages arabes mentionnent le haut degré de science atteint par les Hindous dans l'art d'aimer. Parmi les plus anciens figurait un texte disparu rapportant l'expérience d'une femme hindoue prise par mille hommes, la « Millière » (*al-Alfiyya*).

<sup>19</sup> *Al-Rawd al-ātir*, éd. Jamāl JUM'Ā, *op. cit.*, p. 137 (trad. par nos soins).

<sup>20</sup> Trad. de *ibid.*, p. 25.

L'exposé du savoir sexologique est néanmoins clairement circonscrit car an-Nafzâwî entend se cantonner dans le domaine des « choses licites connues » (*wa-l-kull fi l-ḥill al-ma'lûm*<sup>21</sup>). C'est donc une sexualité conjugale conforme à la loi islamique qu'il veut décrire, la plaçant dès l'incipit dans le cadre des desseins divins : « Louange à Dieu qui a mis le plus grand plaisir des hommes dans les parties naturelles des femmes et qui a fait consister celui des femmes dans les parties naturelles des hommes<sup>22</sup>. » Le Cheikh n'évoque guère les pratiques qui, entre le coït licite (*nikâḥ*) et la fornication (*zinâ'*) condamnée par le Coran, sont généralement interdites mais en usage, à commencer par la sodomie (*liwât*)<sup>23</sup> dont traitent certains ouvrages d'*adab*. Même si nombre d'anecdotes rapportées par an-Nafzâwî se situent dans le cadre de relations illicites, assurément plus propice à la dramaturgie narrative, il n'en reste pas moins qu'*Ar-Rawḍ al-âṭir* peut être considéré comme étant initialement une sorte de vade-mecum à l'usage du marié musulman.

### ***Des versions arabes augmentées***

À côté de l'information fragmentaire à laquelle se réduit notre connaissance des textes d'*Ar-Rawḍ al-âṭir*, l'examen des traductions du XIX<sup>e</sup> siècle, essentiellement celle du « baron R\*\*\* », et la prise en compte des données fournies par leurs éditeurs permettent aussi de saisir l'évolution d'un ouvrage qui présente bien des variations. Au cours des siècles, les copistes ont manifestement entrepris d'en augmenter la matière par des interpolations plus ou moins longues. Rien de plus simple que d'insérer ici et là, au fil des pages, quelques anecdotes piquantes, par exemple. Ainsi, alors que certains manuscrits ignorent l'histoire des performances sexuelles d'Abû l-Haylûḥ, d'Abû l-Hayġâ' et de l'esclave Maymûn ou se contentent d'y faire allusion, d'autres entreprennent d'en donner une narration par le menu<sup>24</sup>. Le onzième chapitre de l'ouvrage, qui rassemble des anecdotes du genre « ruses des femmes » (*makâ'id an-nisâ'*), peut aisément en accueillir un nombre croissant : le manuscrit ar. n° 6477 de la BnF en compte une seule, l'édition Jamâl Jum'a, quatre, et la traduction du « baron R\*\*\* », neuf. Le copiste a aussi la possibilité d'ajouter au texte des recettes aphrodisiaques de sa connaissance ou de nouvelles recommandations : un exemple en est donné par la mention

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>22</sup> Éd. Picquier, p. 87.

<sup>23</sup> Voir Georges-Henri BOUSQUET, *L'Éthique sexuelle de l'Islam*, Paris : G.-P. Maisonneuve et Larose, 1966 et Abelwahab BOUHDIABA, *La sexualité en Islam*, Paris : PUF, 1975.

<sup>24</sup> Le ms. ar. n° 6477 de la BnF, qui donne deux versions différentes d'*Ar-Rawḍ al-âṭir*, illustre cette variation dans l'ouvrage.

de l'effet néfaste du « tabac à priser éventé ou non aromatisé » sur la puissance sexuelle<sup>25</sup>, une substance inconnue à l'époque an-Nafzâwî.

Des développements plus conséquents ont pu aussi être insérés dans l'ouvrage. Alors que le nombre des positions sexuelles décrites dans les versions arabes standards ne dépasse guère la dizaine, on en compte quarante dans la traduction du « baron R\*\*\* », soit un supplément considérable qui se retrouve d'ailleurs dans des ouvrages antérieurs à *Ar-Rawḍ al-âṭir*, comme le *Ruṣḍ al-labîb ilâ mu'âṣarat al-ḥabîb* (« L'art des relations intimes avec l'être aimé ») d'Ibn Falîta (XIV<sup>e</sup> siècle), d'inspiration indienne<sup>26</sup>. De la même manière, une description du coït entre personnes morphologiquement dissemblables, par la taille, le poids, ou leur gibbosité, d'une écriture plus profuse que le reste du texte, apparaît dans la traduction de 1876 alors qu'elle est absente de l'édition Jamâl Jum'a.

Ces insertions rompent parfois l'homogénéité d'une écriture plutôt concise, mais ne portent pas atteinte – du moins dans le cas du manuscrit utilisé par « le baron R\*\*\* » – au projet du Cheikh an-Nafzâwî de contenir son propos dans le domaine des « choses licites ». Il semble pourtant que certains copistes se soient résolus à passer outre. Les éditeurs de 1876 indiquent que l'un des trois manuscrits sur lesquels ils ont contrôlé la traduction renfermait un dernier chapitre hypertrophié – plus de la moitié de l'ouvrage –, portant sur les pratiques non admises et, s'ils ne l'ont pas publié, ils en mentionnent toutefois le titre complet :

*Chapitre vingt et unième et dernier du livre, traitant de l'utilité des œufs, et de quelques autres choses favorables au coït, de la tribadie et de la femme qui la première a imaginé ce genre de plaisir, de la pédérastie et de ce qui s'y rapporte, du maquerellage et des diverses ruses au moyen desquelles on peut arriver à la possession de la femme qu'on aime, de farces, de plaisanteries, de quelques anecdotes et de plusieurs questions se rattachant généralement au coït.*<sup>27</sup>

La confirmation de l'existence de manuscrits d'*Ar-Rawḍ al-âṭir* faisant une large place à l'hétérodoxie sexuelle a été apportée par la publication en anglais, en 1975, d'un supplément comparable à celui qui vient d'être décrit. Composée de dix-sept chapitres inédits présentés comme la seconde partie du *Jardin parfumé*, cette traduction aurait été réalisée sur

---

<sup>25</sup> Éd. Picquier, p. 209.

<sup>26</sup> Voir la traduction de Derradji Azzedine AYADI (in Malek CHEBEL, *L'érotisme arabe*, Paris : R. Laffont, 2014, p. 447-455), et comparer avec celle d'*Ar-Rawḍ al-âṭir* par le baron R\*\*\* (éd. Picquier, p. 163-178).

<sup>27</sup> Éd. Picquier, p. 73.

« une bonne copie moderne, privée » par un auteur signant du paraphe « H.E.J. »<sup>28</sup>. Texte standard et supplément sont pourtant bien distincts : alors que le style du premier est simple et son contenu somme toute assez limité, le second présente, dans une écriture plus élaborée, un matériau copieux, tiré de nombreuses sources référencées – ce qui est exceptionnel chez an-Nafzâwî. Les sujets qu’il aborde se rapprochent largement de ceux dont traite Aḥmad at-Tîfâchî (1184-1253) dans *Nuzhat al-albâb fîmâ lâ yûzad fî kitâb* (« Les agréments du cœur que n’expose aucun autre ouvrage »)<sup>29</sup> : lesbianisme, pédérastie, mérites respectifs des jouvencelles et des jouvenceaux, pratiques des entremetteurs, androgynie et effémination. Il est fortement probable que, parmi les copies de l’ouvrage du Cheikh an-Nafzâwî, de tels textes soient demeurés assez rares : c’est en effet un livre complet ou des pans entiers tirés de plusieurs écrits qui auront alors été adjoints à une œuvre initiale ne recevant ordinairement que des additions moins spectaculaires.

Il n’en reste pas moins que cette plasticité manifeste du texte pourrait le rapprocher de récits de la littérature arabe moyenne, comme les *Mille et une nuits*, qui existaient dans des versions manuscrites multiples et variées et se transmettaient parallèlement par oral. Dans certains recueils, *Ar-Rawḍ al-‘âṭir* trouve d’ailleurs sa place à côté de contes, d’histoires merveilleuses et de recettes de magie<sup>30</sup>, et il est des manuscrits dans lesquels la langue comporte des dialectalismes, à l’instar du ms. ar. 6693 de la BnF, où se manifeste une influence du parler maghrébin<sup>31</sup>. Cette proximité avec une littérature dite « de second rang » pourrait laisser supposer l’existence d’une diffusion parfois orale, ce qui expliquerait la disparité des manuscrits. Au XIX<sup>e</sup> siècle, sous l’effet d’une forte demande française d’*Ar-Rawḍ al-‘âṭir* en Algérie après la conquête, il n’est pas impossible que le processus d’augmentation du texte ait connu une forte accélération.

<sup>28</sup> *The Glory of the Perfumed Garden: The missing Flowers. An English Translation from the Arabic of the Second and hitherto Unpublished Part of Shaykh Nafzawi’s Perfumed Garden*, London: Neville Spearman, 1975. Introduction et traduction de H.E.J.

<sup>29</sup> René KHAWAM en a donné une traduction chez Phébus en 1981 sous le titre *Les Délices des cœurs ou ce que l’on ne trouve en aucun livre*.

<sup>30</sup> À la suite d’*Ar-Rawḍ al-‘âṭir* figurent dans le ms. ar. n° 3070 de la BnF, l’« Histoire des sept dormants », l’« Histoire de « Zayd et d’al-Kahlâ » », l’« Histoire de Bišr et de Hind » et l’« Histoire de Tawaddud » qui se trouve elle-même dans les *Mille et une nuits*. Le ms. ar. n° 3669 de la BnF renferme, quant à lui, outre le texte d’an-Nafzâwî, les « Aventures de Zayd b. ‘Âmir al-Kinânî », l’« Histoire des îles de l’ambre gris », l’« Histoire de l’île des émeraudes », « Les Merveilles de la mer », des recettes de magie et l’« Histoire du jeune homme de Cordoue et de Zahrat al-Azhâr ».

<sup>31</sup> Par ex., avec l’apparition du verbe *šâfa* (folio 68 b), de l’interrogatif *kifâš* ou d’un *nûn* initial à la première personne du singulier de l’inaccompli (folio 52 a).

### *Premières traductions manuscrites en Algérie*

Quand les Français entreprennent la conquête de l'Algérie à partir de 1830, ils découvrent, parmi les ouvrages qu'ils s'approprient et ceux auxquels ils accèdent dans les bibliothèques privées, des textes dont ils n'avaient pas connaissance jusqu'alors<sup>32</sup>. Ils s'intéressent ainsi à *Ar-Rawḍ al-ʿaṭir*, dont Auguste Cherbonneau cite, dans un article du *Journal asiatique* d'août-septembre 1859, un manuscrit provenant de la prise de Touggourt<sup>33</sup> ayant eu lieu le 29 novembre 1854. L'ouvrage suscite chez les arabisants un tel engouement qu'on observe au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle une active production de copies destinées à satisfaire leur demande. Le nom de quelques-uns de leurs propriétaires est connu : ainsi deux exemplaires d'*Ar-Rawḍ al-ʿaṭir*, dont une copie de 1848 en écriture maghrébine, figuraient dans la bibliothèque de Gustave Dugat (1824-1894)<sup>34</sup> ; un manuscrit de l'œuvre écrit en neskhi maghrébin en 1270H/1853 sur un carnet de notes, aujourd'hui détenu par la BnF (ms. ar. n° 6693), fut d'abord la propriété de Jean-Adolphe Decourdemanche (1844-1915) ; une copie de 1266H/1850, récemment retrouvée par le libraire franco-libanais Abi-Heila, appartenait à Jean-Baptiste Campenon (1819-1891), officier envoyé en mission à Tunis en 1852-1853 et affecté en Algérie de 1856 à 1859<sup>35</sup>.

Parallèlement, plusieurs tentatives sont menées pour traduire l'ouvrage. Il s'agit indiscutablement d'entreprises indépendantes qui visent à produire des textes destinés à rester confidentiels, mais dont sont effectuées des copies en vue d'une diffusion restreinte auprès d'un public « averti ». Les traductions complètes restaient rares et les éditeurs de 1876 n'en connaissaient que deux : celle du « docteur L\*\*\* » (s'agirait-il de Lucien Leclerc<sup>36</sup> ?) et celle du « baron R\*\*\* » qui servit de base à leur travail. Il faudrait en ajouter une troisième : celle

---

<sup>32</sup> Voir William Mac Guckin de SLANE, *Rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique ; suivi du Catalogue des manuscrits arabes les plus importants de la bibliothèque d'Alger et de la bibliothèque de Cid-hammouda à Constantine*, Paris : impr. de P. Dupont, [1845].

<sup>33</sup> « Lettre à M. C. Defrémy sur les mots علم [ʿilm] et ادب [ʿadab] », datée de « Constantine, le 15 mai 1859 », p. 263-265.

<sup>34</sup> *Catalogue de la Bibliothèque orientale de Mr D. G...*, Paris : Librairie Challamel et Cie, 1889, p. 58 et 60-61.

<sup>35</sup> Antoine ABI-HEILA, « Le général Campenon, premier traducteur du *Jardin parfumé* de l'imam (tunisien) Nefzaoui », *Mondes et cultures. Compte-rendu annuel des travaux de l'Académie des sciences d'Outre-Mer*, tome LXXI, 2011, vol. 1, p. 340-352.

<sup>36</sup> Médecin militaire, traducteur et historien de la médecine arabe, Lucien Leclerc (1816-1893) séjourne longuement en Algérie entre 1840 et 1864 et fait copier par le docteur Lenoir en 1883 à Paris deux versions en parallèle d'*Ar-Rawḍ al-ʿaṭir* dans un manuscrit conservé aujourd'hui à la BnF (ms. ar. n° 6477).

que réalisèrent en 1860 Antonin Terme et la « Mauresque Nefissah » et qui fut publiée en 1935 par Louis Perceau, sous le pseudonyme de Helpey<sup>37</sup>.

Ces premières traductions manuscrites n'ont certainement pas toutes disparu, mais elles demeurent difficiles d'accès, souvent nichées dans des fonds privés, inventoriés ou non. On dispose toutefois d'une information sur quelques-unes d'entre-elles. La copie d'*Ar-Rawḍ al-ʿâṭir* découverte par Abi-Heila dans les papiers du général Campenon est accompagnée d'une ébauche de traduction : parmi les pages laissées en blanc en regard du texte arabe pour recevoir une version française, certaines ont été remplies par une main identifiée par Abi-Heila comme étant celle de Campenon ; des fragments de traduction supplémentaire figurent également sur des feuilles volantes, où l'officier a par ailleurs indiqué : « J'ai commencé la traduction de ce livre devant Sébastopol et je le complèterai au pays du soleil, Incha'allah<sup>38</sup>. » A-t-il jamais achevé ce travail entamé en 1854-1855 ? Rien n'est moins sûr, mais Abi-Heila a conclu que Campenon était le « premier traducteur du *Jardin parfumé* », l'auteur de la version qu'allaient populariser les éditions imprimées. Cette affirmation est démentie par la comparaison de son ébauche de traduction avec d'autres versions : l'édition de 1876 et une traduction manuscrite anonyme appartenant au fonds de la Société de géographie en dépôt à la BnF où nous l'avons découverte<sup>39</sup> et qui se révèle bien plus proche du texte publié, comme le montrera l'examen d'un simple échantillon du texte. Voici d'abord comment sont traduites par Campenon les premières lignes du dernier chapitre d'*Ar-Rawḍ al-ʿâṭir* :

Chapitre 21 et dernier/ Des avantages de l'œuf et de tout ce qui porte au coït/Apprends, ô mon frère, et que la miséricorde de Dieu soit sur toi, que ce chapitre renferme des enseignements précieux sur tout ce qui rend fort au coït, et ce qui est utile au vieillard comme à l'adolescent./ Le Cheikh, conseiller des créatures par bien fait [*sic*], le plus sage des hommes de son temps, a dit/ Celui qui mange des jaunes d'œuf, tous les jours, à jeun, devient d'une vigueur remarquable dans le coït.<sup>40</sup>

L'édition de 1876 donne un texte quelque peu différent :

---

<sup>37</sup> *Le Parfum des prairies (le jardin parfumé), manuel d'érotologie arabe, d'après une traduction littérale inédite, faite en 1860*, Paris : Jean Fort. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k854677v>. Consulté le 28 octobre 2014.

<sup>38</sup> Antoine ABI-HEILA, *op. cit.*, p. 344.

<sup>39</sup> Cette traduction de l'« Ouvrage du Cheikh [...] Sidi Mohammed el Nefzaoui » fait partie du fonds la Société de géographie en dépôt à la BnF, au département des Cartes et plans et porte la cote SG MS8- 60 (1336). Elle n'a jamais été mentionnée jusqu'ici dans les publications du *Jardin parfumé* ni utilisée dans les travaux s'y rapportant.

<sup>40</sup> Antoine ABI-HEILA, *op. cit.*, p. 356.

Chapitre XXI / Renfermant la conclusion de cet ouvrage et signalant l'utilité de la déglutition des œufs comme favorable au coït/ Sache, ô Vizir, que Dieu te fasse miséricorde ! que ce chapitre contient les plus utiles enseignements pour augmenter la force dans le coït, et que ce qui suit est profitable aussi bien au vieillard qu'à l'homme fait et au jeune homme./ Voici ce que dit, à ce sujet, le Cheikh qui apporte ses conseils aux créatures de Dieu élevé ! lui le Sage, le Savant par excellence des gens de son temps ; écoute donc ses paroles:/ Celui qui mangera tous les jours, à jeun, des jaunes d'œufs, sans le blanc, trouvera dans cet aliment une [*sic*] excitant énergétique pour le coït.<sup>41</sup>

Bien plus qu'à la version Campenon, cette dernière traduction s'apparente à celle du manuscrit de la Société de géographie, où on lit :

Chapitre 21/ contenant la conclusion de l'ouvrage, ainsi que des choses utiles et des recettes pour le coït / Sache, ô mon frère, que Dieu te fasse miséricorde que ce chapitre contient les plus utiles renseignements pour augmenter la force dans le coït et cela est utile aux vieillards comme à l'homme fait et aux jeunes gens/ Voila ce que dit à ce sujet le Cheik qui apporte ses conseils aux hommes ; lui le Sage, le Savant par excellence des gens de son temps ; écoute ses paroles/ Celui qui mangera tous les jours à jeun des jaunes d'œufs sans le blanc, trouvera dans cet aliment un excitant énergétique pour le coït.<sup>42</sup>

Outre que la traduction de la Société de géographie a l'avantage d'être complète, elle offre pour nous l'immense intérêt d'apparaître comme une copie très proche du texte ayant servi de base à l'édition de 1876. Elle est consignée dans trois carnets reliés ne portant ni nom de traducteur ni indication de lieu d'exécution, seulement la date de 1264H/1848, correspondant à celle où « la copie de ce livre a été faite avec l'aide de Dieu le tout puissant ». Recopié apparemment par un non arabisant qui ne note qu'avec difficulté les mots transcrits de l'arabe<sup>43</sup>, l'ouvrage ne constitue nullement le manuscrit original de la traduction. Il n'en revêt pas moins une importance considérable pour notre étude dans la mesure où il fournit un texte très voisin de l'autographie de 1876 ; les seules différences correspondent en effet au travail effectué par les éditeurs qui le décrivent eux-mêmes dans leur postface : retouches stylistiques, révision et ajout de notes, addition de quelques passages. Les deux textes se

---

<sup>41</sup> Éd. Picquier, p. 325.

<sup>42</sup> BnF, SG ms. in 8°- 60 (1336), p. 477.

<sup>43</sup> Sans même prendre en compte la justesse ou non des transcriptions, on observe des hésitations dans leur notation et l'on constate que des mots qui se répètent sont parfois modifiés : ainsi, par exemple, *kehef al astin* (p. 180) devient *kehel as astin* (p. 192), *lebas el djoureb* (p. 180) *lebas el djouz eb* (p. 192), *el edouli* (p. 180) *el hadouli* (p. 188), Abou Niloukh (p. 479) Abou Nilouk (p. 481).

terminent par la même date de 1264H/1848, celle de la copie du manuscrit arabe utilisé par le traducteur, ce qui rend plausible la date fournie par les éditeurs de 1876 pour l'achèvement de la traduction : en 1850. Même si le manuscrit de la Société de géographie n'est pas la copie dont ceux-ci ont disposé et dans laquelle « les fautes grossières d'orthographe et de français [...] pullulaient<sup>44</sup> », il n'en reste pas moins qu'il permet d'accéder à l'état du texte traduit avant qu'il ne soit édité en 1876.

L'existence d'une version française d'*Ar-Rawḍ al-ʿâṭir* antérieure est signalée dans le catalogue de la bibliothèque de l'érotologue Gérard Nordmann publié en 2004<sup>45</sup>, où figure une notice consacrée à une « Traduction d'un manuscrit arabe de Cheikh Nefzaoui », datée de Constantine, 1847-1849. Les photographies des trois pages de l'ouvrage qui l'accompagnent donnent, pour les deux dernières, un texte absolument identique à celui du manuscrit de la Société de géographie avec les mêmes appels de notes. Les informations complémentaires fournies lors de sa vente en 2006 chez Christie's<sup>46</sup> confirment qu'il pourrait bien s'agir en effet d'un ancêtre du manuscrit de la Société de géographie : il renferme « un ensemble de 145 notes que l'auteur prévoyait de compléter » (151 dans le manuscrit de la Société de géographie) ainsi qu'une « Notice sur le Cheikh Nefzaoui » composée par le traducteur et incluse dans l'édition de 1876, ce qui prouverait la filiation<sup>47</sup>.

### ***La mutation en curiosa : les éditions « J.M.P.Q » et Liseux***

Lorsque se développe en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une curiosité pour l'érotisme oriental, l'œuvre du Cheikh an-Nafzâwî retient l'attention d'un éditeur parisien qui la fait alors connaître à un public élargi ; c'est précisément en 1886, un an après *Les Kama Sutra de Vatsyayana*, qu'Isidore Liseux publie le *Jardin parfumé du Cheikh Nefzaoui : manuel d'érotologie arabe (XVI<sup>e</sup> siècle)*. Il ne propose nullement une traduction originale, mais reprend l'édition publiée en Algérie en 1876.

---

<sup>44</sup> Éd. Picquier, p. 70.

<sup>45</sup> Rainer Michael MASON (éd.), *Eros invaincu : la bibliothèque Gérard Nordmann*, Paris : Éd. Cercle d'art, 2004, p. 178-179.

<sup>46</sup> Nous remercions Nicolas Schaub de nous avoir fourni cette information. URL : [http://www.christies.com/lotFinder/lot\\_details.aspx?intObjectID=4840183](http://www.christies.com/lotFinder/lot_details.aspx?intObjectID=4840183). Consulté le 3 novembre 2014.

<sup>47</sup> La première page de la traduction dans le manuscrit de Constantine suit une version plus succincte que celui de la Société de géographie. Il faudrait pouvoir avoir accès au manuscrit autrefois possédé par Gérard Nordmann ou, au moins, disposer d'informations supplémentaires pour établir des hypothèses plus solides que celle que nous hasarderons tout de même : le traducteur de Constantine n'aurait-il pas démarré son travail sur une version standard qu'il aurait ensuite abandonnée pour le poursuivre sur une version plus ample ? Une révision du début de la traduction sur un manuscrit plus étendu aurait pu intervenir par la suite, aboutissant à un texte tel que celui que donne le ms. de la Société de géographie.

C'est à Guy de Maupassant que l'on doit d'avoir révélé l'existence de ce texte, qui lui aurait été signalée, lors de son séjour à Bou-Saâda en août 1881<sup>48</sup>, par le capitaine Jean-Louis Maréchal. Celui-ci lui montre l'exemplaire de l'édition autographiée en sa possession, et l'écrivain rédige immédiatement une lettre pour proposer à un éditeur parisien<sup>49</sup> d'en reprendre la publication – ce qu'Isidore Liseux réalise finalement en 1886. Ce dernier adopte le titre de *Jardin parfumé*, celui de l'original arabe que n'avaient pas retenu les éditeurs de 1876, qui l'avaient intitulé, en reprenant mot à mot la traduction manuscrite, *Ouvrage du Cheikh, l'imam, le savant, le très érudit, le très intelligent, le très véridique Sidi Mohammed el Nefzaoui*. La couverture de l'édition de 1886 annonce une « traduction revue et corrigée », mais l'éditeur reconnaît dans son avant-propos qu'« elle est tout à fait conforme [...] à la précédente, sauf quelques retouches de style<sup>50</sup> ».

Précédemment, les éditeurs de 1876, avaient effectué un travail autrement considérable, qu'ils évoquent dans leur postface et que l'examen comparatif du texte édité avec le manuscrit de la Société de géographie permet aussi de cerner. Il n'est pas douteux que la traduction primitive suit de près un original arabe déjà augmenté car y figurent des passages absents de la version standard qui multiplient le nombre des positions sexuelles mentionnées et introduisent l'exposé de « mouvements en usage pour le coït<sup>51</sup> » et la description du coït entre personnes morphologiquement dissemblables par la taille, le poids, ou leur gibbosité. Les éditeurs, qui possédaient un manuscrit largement amplifié s'étendant « à plaisir sur chaque sujet », ont eux-mêmes gonflé le texte de la traduction dont ils disposaient. S'ils y insèrent plusieurs vers supplémentaires ou allongent de quelques termes la liste des « divers noms des parties sexuelles de la femme<sup>52</sup> », ils opèrent aussi des ajouts plus importants, comme un développement sur la question des baisers<sup>53</sup>, où se trouve mentionnée

---

<sup>48</sup> La lettre inédite adressée de Bou-Saâda par Guy de Maupassant à un éditeur parisien et publiée par Louis Perceau porte la date du « 25 août 1884 » (*op. cit.*), une information erronée souvent reproduite. C'est trois ans plus tôt que l'écrivain se rend en Algérie, et le 25 août 1881, il écrit d'ailleurs à sa maîtresse Gisèle d'Estoc, de Bou Saâda (*Œuvres complètes. Correspondance*, édition établie par Jacques SUFFEL, Genève, 1973, t. 2, p. 42-43, lettre n° 240) ; c'est à Étretat qu'il passe l'été 1884 (*ibid.*, t. 2, p. 156-157, lettre n° 356).

<sup>49</sup> L'éditeur auquel Maupassant écrit de Bou-Saâda n'a pas été identifié.

<sup>50</sup> On relève, par exemple, dans le chapitre V, le remplacement de « coïter » par « besogner » ou la reformulation de certaines expressions comme « car elle [cette manière d'agir] ne peut qu'éloigner tout bien des femmes », qui devient « car elle prive les femmes de tout plaisir » (éd. Liseux, 1886, p. 79).

<sup>51</sup> Comme les positions supplémentaires, ces additions proviennent du *Ruṣd al-labīb ilā mu'āṣarat al-ḥabīb* (« L'art des relations intimes avec l'être aimé ») d'Ibn Falīta (XIV<sup>e</sup> siècle) (comparez CHEBEL, *op. cit.*, p. 455-456 et *Le Jardin parfumé*, éd. Picquier, p. 193-195).

<sup>52</sup> Quatre termes sont ajoutés (ms. de la Société de géographie, ch. IX, p. 300 /éd. Picquier, p. 235).

<sup>53</sup> Éd. Picquier, p. 195-198.

l'une des sources, « Les pierres précieuses de la fiancée et la jouissance des âmes », contrairement à la manière d'an-Nafzâwî. Les éditeurs se plaisent aussi à donner un nombre supérieur d'anecdotes et d'histoires. Outre celle qui narre les performances sexuelles d'Abû l-Haylûh, d'Abû l-Hayjâ' et de l'esclave Maymûn, ils incluent dans leur ouvrage des récits illustrant l'inutilité des baisers sans coït ou les séductions cachées d'hommes laids<sup>54</sup>. Ils donnent aussi une version plus ample de quelques passages, comme celui qui traite du coït des bossus. Conformément à l'usage, les éditeurs procèdent sur le texte initial à des retouches stylistiques, mais lui conservent le caractère érudit que lui confèrent ses nombreuses notes ; celles-ci sont d'ailleurs revues et complétées, notamment à partir de la traduction du *Kaşf ar-rumûz* de 'Abd ar-Razzâq al-Ġazîrî (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> s.), un traité de botanique médicale que venait de publier en 1874 le docteur Lucien Leclerc.

En définitive, traducteur et éditeurs offrent au lecteur français d'*Ar-Rawḍ al-âṭir* un texte largement étoffé répondant à la curiosité pour la technique sexuelle – fût-elle malicieusement déclarée « impossible à réaliser » – et au goût pour les anecdotes piquantes. Plaisantes et divertissantes, les additions auxquelles il est procédé n'orientent pas le texte dans un sens différent de celui voulu par an-Nafzâwî. Tout au plus relève-t-on dans les ajouts de l'édition de 1876 une allusion à la sodomie<sup>55</sup> et une autre aux « femmes tribades »<sup>56</sup>. D'aucuns ont déploré cette réserve, à commencer par le traducteur, qui dans sa « Notice sur le cheikh Nefzaoui » écrit :

Il est à regretter seulement que cet ouvrage, complet sous tant de rapports, présente une omission fâcheuse en ce qui concerne une habitude trop commune chez les Arabes pour ne pas mériter une mention particulière. Je veux parler de ce goût si répandu chez les Grecs et chez les Romains et qui consiste à préférer un jeune garçon à une femme ou bien à considérer celle-ci comme un jeune garçon.

Il y avait, à ce sujet, de bons et salutaires conseils à donner, ainsi que sur les plaisirs que prennent entre elles les femmes tribades. Le même silence est gardé par l'auteur à l'égard de la bestialité.<sup>57</sup>

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 198-202.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 200-201.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 195. Le texte standard évoque lui-même une fois le lesbianisme dans l'« Histoire de Dirghâm » (voir éd. Jamâl JUMAH, p. 54 ; éd. Picquier, p. 129).

<sup>57</sup> Éd. Picquier, p. 82.

Maupassant également n'a pas manqué d'exprimer les mêmes regrets<sup>58</sup>. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que le texte augmenté était, davantage que la version standard, susceptible de plaire aux lecteurs français. Si un spécialiste tel qu'Alcide Bonneau, principal collaborateur d'Isidore Liseux, jugeait en 1885 le contenu technique de l'ouvrage peu original, il n'en appréciait pas moins ses contes pleins « d'esprit et d'originalité<sup>59</sup> ».

Mais plus encore que l'intervention des éditeurs sur le texte lui-même, c'est l'insertion par eux d'illustrations qui a le plus contribué à adapter l'ouvrage au goût des amateurs de *curiosa*. L'autographie de 1876 renferme, dans le texte, quarante-trois figures au trait et, hors texte, treize lithographies en pleine page, sans que l'on sache si leur auteur, resté anonyme (les gravures sont signées de la lettre « J »), était le même artiste. Si les illustrations se rattachent clairement au texte – citée en légende des gravures –, elles n'en retiennent pas nécessairement les aspects les plus représentatifs et, s'appuyant sans doute sur la tradition occidentale, mettent en scène tribadie et bestialité. Mohamed Lasly a montré qu'un rapprochement pouvait être fait avec des travaux antérieurs – les lithographies de Devéria qui illustrent l'édition de *Gamiani*, l'érotique de Musset publié en 1833 –, mais il insiste aussi sur l'« orientalisme fruste » de cette « curieuse mixture qui témoigne d'un imaginaire populaire<sup>60</sup> ». Ces illustrations ont exercé une influence manifeste sur *Le Jardin parfumé* publié par Isidore Liseux, qui édite à part un autre ensemble de gravures dues à Martin van Maele<sup>61</sup>. Certaines, directement inspirées par l'iconographie de la publication de 1876, forcent le trait du modèle, tandis que d'autres sans lien avéré avec le texte n'en sont pas moins lestes<sup>62</sup>.

Incontestablement à l'origine de la notoriété internationale acquise par *Le Jardin parfumé*, la traduction du « baron R\*\*\* » n'a pas empêché l'apparition de nouveaux essais, et l'ouvrage du Cheikh an-Nafzâwî est aujourd'hui disponible dans deux autres versions françaises. En 1935, Louis Perceau édite une nouvelle traduction qu'il présente comme réalisée à Alger en 1860 par Antonin Terme et la « Mauresque Nefissah »<sup>63</sup>. Moins ample et moins savante que la pionnière et empruntant les mots du sexe au sabir, elle est aussi le

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>59</sup> « Le Livre du Cheikh Nefzaoui », appendice à *Les Kama Sutra de Vatsyayana : Manuel d'érotologie hindou rédigé en sanscrit vers le cinquième siècle de l'ère chrétienne. Traduit sur la première version anglaise (Bénarès, 1883) par Isidore Liseux*, Paris : I. Liseux, p. 245-270, en particulier p. 260 et 266.

<sup>60</sup> Voir éd. Picquier, p. 42-53.

<sup>61</sup> C'est un pseudonyme de Maurice Martin (1863-1926), illustrateur français, connu aussi sous le nom d'A. van Troizem.

<sup>62</sup> Voir éd. Picquier, p. 47-63.

<sup>63</sup> *Op. cit.*

résultat de réécritures successives. À l'origine, un autochtone bilingue, au pseudonyme féminin, aurait fourni à Antonin Terme le mot à mot d'où celui-ci aurait tiré un texte en français correct<sup>64</sup>. Une version qui manifestement aurait été retravaillée – peut-être par l'éditeur lui-même – ainsi qu'en atteste le style de l'ouvrage de 1935, largement influencé par celui des *Mille et une nuits* (1899-1904) de Mardrus. Il ne semble pas qu'elle ait été jamais rééditée ou traduite.

Dans un esprit très différent, René Khawam donne en 1996, à partir des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, une troisième version française, intitulée *La Prairie parfumée où s'ébattent les plaisirs*, qui obtient un joli succès de librairie, avec des rééditions en 2003 et 2011. Même si le traducteur se refuse comme toujours à indiquer précisément ses textes-source, il n'est pas douteux que son ouvrage se rapproche de la version arabe standard, qu'il regarde comme « authentique » alors que celle dont s'est servi le « baron R\*\*\* » comporte selon lui « un nombre considérable d'additions tout à fait fantaisistes<sup>65</sup> ». D'une manière plus générale, les « mésaventures » subies par le texte seraient selon lui le résultat d'agissements de copistes et de traducteurs sans scrupules :

On a mélangé les manuscrits pour n'en retenir que les moins authentiques et les plus tardifs, on a interprété très largement le texte, on y a inséré des passages fabriqués de toutes pièces, on a produit des éditions et des traductions « pirates », on a mêlé les traductions erronées afin d'en tirer une nouvelle version qu'on a fait remettre en arabe pour les besoins de la cause (et la multiplication des profits), sans aucun respect pour la vérité et les droits d'une littérature dont le seul tort est d'être étrangère à l'Occident, donc exploitable et « trafiquable » à merci. (Alors que cette littérature s'est toujours employée, pour ce qui la concerne, à servir l'humanité dans son ensemble, c'est-à-dire à ennoblir l'homme de tous les temps et de tous les pays<sup>66</sup>.)

Nous avons montré plus haut la proximité d'*Ar-Rawḍ al-ʿaṭir* avec la littérature arabe moyenne dont sont constitutifs des processus d'emprunt qui ne peuvent nullement être analysés comme générateurs de faux portant atteinte à une authenticité primitive, ainsi que le fait Khawam. Campé sur des positions nationalistes répandues chez les érudits arabes à cette époque (et encore aujourd'hui, souvent), il ignore aussi l'apport étranger – indien notamment – à une œuvre dans laquelle il refuse de voir le produit d'une construction

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, dédicace d'Antonin Terme : « A mon ami Joseph Souлары », p. 19-15.

<sup>65</sup> *La Prairie parfumée où s'ébattent les plaisirs*, Paris : Libretto, 2011, p. 171.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 158.

historique transnationale incluant également les effets et contrecoups de traductions européennes de grande notoriété<sup>67</sup>. Le discours général qu'il tient, où se trouvent confondus traducteur et éditeurs, le « baron R \*\*\* » et les membres de la « Société J.M.P.Q. »<sup>68</sup>, a sans nul doute été facilité par l'anonymat dans lequel ont choisi de se réfugier presque tous ceux qui ont fait *Le Jardin parfumé*, au besoin en augmentant et en adaptant leurs sources premières.

### ***Sous le couvert de l'anonymat***

Si au XX<sup>e</sup> siècle les traducteurs du *Jardin parfumé* signent leur travail de leur véritable nom ou d'un pseudonyme peu sibyllin, tel n'était pas le cas au siècle précédent, où les éditeurs aussi préservaient le secret de leur identité. Ainsi, les éditeurs de 1876 se dissimulent sous le monogramme de « Société J.M.P.Q. », et ils indiquent seulement concernant le traducteur qu'il s'agissait d'un certain « baron R\*\*\* » « capitaine d'État-major ». La nature du texte traduit exigeait d'eux assurément la plus grande discrétion, d'autant qu'ils appartenaient très vraisemblablement au milieu des fonctionnaires en poste en Algérie. Ces « amateurs passionnés de littérature arabe » indiquent dans leur postface qu'ils ont œuvré en tant que « profanes » pour leurs amis et les amis de leurs amis, chacun d'eux ayant apporté son concours dans sa spécialité, ce qui signifie que l'équipe comptait au moins un arabisant chevronné, rôdé à la lecture des manuscrits – trois exemplaires ont été consultés –, ainsi qu'un dessinateur et peut-être un graveur différent, auteurs des illustrations. L'autographie du livre aurait été confiée à des subordonnés, d'après Maupassant. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle en Algérie, c'est probablement au sein de l'institution militaire que pouvaient se trouver réunies, de la manière la plus étroite, les compétences multiples nécessaires à la réalisation d'une publication telle que l'autographie de 1876. C'est d'ailleurs grâce à un capitaine de l'armée française que Maupassant découvre à Bou-Saâda, cinq ans après sa parution, la traduction française de l'ouvrage du Cheikh an-Nafzâwî.

Le voile n'a pas davantage été levé sur l'identité du traducteur, le « baron R\*\*\* », un « arabisant fanatique et distingué », selon les éditeurs de 1876. Différents noms pourtant n'ont cessé de circuler. Dans sa lettre du 25 août 1881, Maupassant laisse entendre que le capitaine Jean-Louis Maréchal pouvait en être l'auteur, une affirmation démentie par l'existence même

---

<sup>67</sup> Sur les *Mille et une nuits*, qu'il a également traduites, Khawam adopte la même position : voir Sylvette LARZUL, « La réception arabe des *Mille et une nuits* (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.). Entre déconsidération et reconnaissance », in François POUILLON et Jean-Claude VATIN, *Après l'orientalisme. L'Orient créé par l'Orient*, Paris : IISMM-Karthala, p. 439-454, en particulier p. 448-450.

<sup>68</sup> *Op. cit.*, « Postface », p. 174-175.

du manuscrit de la Société de géographie qui accrédite l'utilisation par la « Société J.M.P.Q. » d'un travail antérieur. Isidore Liseux semble avoir accordé foi aux propos de Maupassant puisqu'il indique, dans une note de son avant-propos, que le texte a été « traduit de l'arabe par M\*\*\*, capitaine d'État-major ». Il justifie aussi la suppression de l'attribution initiale par le fait qu'elle pouvait « égarer le Lecteur en appelant son attention sur un personnage connu, encore vivant ». C'est peut-être en considérant que cette allégation ne visait, au contraire, qu'à protéger une personnalité en vue que d'aucuns ont attribué la traduction au baron Reille<sup>69</sup>. Mais René Reille (1835-1898), avant de faire carrière en politique et d'obtenir sa réélection comme député du Tarn en 1885, s'il a effectivement servi dans l'armée de 1852 à 1871, n'a jamais eu d'affectation en Algérie<sup>70</sup>. A également été avancé, comme nous l'avons mentionné, le nom du capitaine Jean-Baptiste Campenon, qui débute en 1854-1855 une traduction du *Jardin parfumé*, retrouvée par le libraire franco-libanais Abi-Heila. Le caractère inachevé de cet essai, ajouté à ses différences avec le manuscrit de la Société de géographie, conduit aussi à écarter le nom de son auteur<sup>71</sup>.

Une piste plus intéressante est fournie par le manuscrit ayant appartenu à Gérard Nordmann, une traduction réalisée à Constantine entre novembre 1847 et le 1<sup>er</sup> août 1848, complétée par une « Notice sur le Cheikh Nefzaoui » due au traducteur, datant de 1849. Elle a été attribuée à Auguste Regnault du fait de l'authentification de son écriture par son fils dans une note portée sur le manuscrit : « Ce livre est entièrement de l'écriture de mon père, le baron Auguste Regnault qui a dû faire cette traduction lorsqu'il était en Algérie, où il avait fait des études approfondies de la langue arabe. E[douard]. Regnault ». Comme l'indique le récapitulatif de ses états de service dans son dossier conservé au Service historique de la Défense<sup>72</sup>, Louis Julien Auguste Regnault (1811-1890), fait baron en 1843, a servi comme officier en Algérie du 28 février 1845 au 27 décembre 1851. Placé à la disposition du Gouvernement général, il est affecté à l'« État-major de la division de Constantine »<sup>73</sup>. Le fait que le manuscrit de Constantine, qui comporte « d'innombrables ratures et ajouts ainsi que

---

<sup>69</sup> Le nom du baron Reille apparaît parfois dans les références de l'édition Liseux. C'est le cas dans la notice du catalogue hors-série été 2011 (*Curiosa : une collection particulière*) de La Librairie des Carrés (<http://www.librairiedescarres.com/upload/catcuriosa.pdf>) et dans l'ouvrage consacré à l'éditeur par Paule Adamy (*Isidore Liseux 1835-1894 : un grand « petit éditeur »*, Bassac : Plein chant, 2009, p. 476-477).

<sup>70</sup> Entré à l'École spéciale militaire le 8 novembre 1852, René-Charles-François Reille sert dans la garde impériale avant d'intégrer définitivement le Corps d'État-major, le 3 octobre 1856. Il est rapidement détaché comme aide de camp du général d'Oraison, participe à la campagne d'Italie en 1859 et rejoint ensuite à l'État-major du Ministre de la Guerre le maréchal Randon, dont il devient l'aide de camp, le 18 janvier 1867. Élu député au Corps législatif, il est démissionnaire au 3 décembre 1869 (SHD Vincennes, 5 Ye 2556).

<sup>71</sup> Voir *supra*, p. 7-8.

<sup>72</sup> SHD Vincennes, 5 Yf 70410.

<sup>73</sup> *Ibid.*, voir les rapports d'« Inspection générale » pour les années 1868 et 1869.

plusieurs termes ou passages en langue arabe<sup>74</sup> », ne renferme pas un texte mis au propre conduirait à penser qu'il est bien de la main du traducteur d'*Ar-Rawḍ al-‘âṭir*. Même si nous n'avons pu procéder à une comparaison graphologique susceptible d'étayer le propos d'Édouard Regnault, nous serions portée à penser que le « baron R\*\*\*, capitaine d'État-major » auquel la « Société J.M.P.Q. » attribue la traduction d'*Ar-Rawḍ al-‘âṭir* pourrait être le capitaine d'État-major Auguste Regnault, qui portait le titre de baron : il semble en effet tout à fait improbable que la coïncidence entre les déclarations d'Édouard Regnault sur l'identité du traducteur et les indices fournis par les éditeurs de l'ouvrage de 1876 puisse n'être que le fait du hasard. En même temps que se diffusait sous le manteau une traduction manuscrite anonyme, le nom de son auteur pouvait très bien circuler de bouche à oreille<sup>75</sup>. Une question mérite cependant d'être posée : celle de la compétence d'arabisant de Regnault. Entré à 17 ans à l'école militaire, il est très vraisemblable qu'il n'avait pas reçu de formation en langue arabe avant son affectation en Algérie, le 28 février 1845. Peut-on raisonnablement penser que seulement deux ans et demi plus tard il était apte à donner une traduction relativement correcte d'*Ar-Rawḍ al-‘âṭir* dont les notes et la notice introductive manifestent en outre une connaissance du Coran, du *ḥadīṭ* et de la bibliothèque orientaliste de son temps ? Difficile de croire qu'il n'ait pas bénéficié d'une aide importante, susceptible d'ailleurs d'être obtenue à Constantine où existait une chaire publique d'arabe et où des liens avaient été tissés entre arabisants et lettrés locaux<sup>76</sup>. Cette étape décisive du passage d'*Al-Rawḍ al-‘âṭir* en langue française serait ainsi elle-même représentative de la fabrication d'un texte qui, à côté des premiers acteurs que sont l'auteur et le traducteur, a conduit à la mobilisation de multiples autres agents – copistes, informateurs, éditeurs, illustrateurs – dont le rôle fut parfois déterminant.

Ainsi, l'immense popularité acquise par *Ar-Rawḍ al-‘âṭir* depuis le XIX<sup>e</sup> siècle trouve son origine dans la publication de l'édition française illustrée réalisée en 1876 par la « Société J.M.P.Q. », que reprend et diffuse plus largement dix ans après Isidore Liseux, dont l'édition est elle-même immédiatement traduite en anglais par Richard Burton. Adaptées au goût d'un nouveau lectorat, ces traductions promeuvent *Le Jardin parfumé* au rang de classique de

<sup>74</sup> Notice du catalogue de vente de l'ouvrage chez Christie's en 2006 (voir URL, in n. 45).

<sup>75</sup> À un stade antérieur de notre recherche, nous avons formulé d'autres hypothèses dont la crédibilité ne nous paraît plus aujourd'hui avérée (voir « Qui a traduit le *Kamasutra* arabe ? », *La revue*, n° 36, oct. 2013, p.111-113 et « Mais qui a donc traduit 'Le Jardin parfumé' », *Qantara*, oct. 2014, p. 12-15).

<sup>76</sup> Voir Sylvette LARZUL et Alain MESSAOUDI, « Auguste Cherbonneau et l'Algérie arabe-française (1846-1879) », in Michel LEVALLOIS et Philippe RÉGNIER, *Ismaïl Urbain, les saint-simoniens et le monde arabo-musulman* (à paraître).

l'érotologie arabe, sans qu'intervienne toutefois de sélection dans un corpus encore à l'état de manuscrits et quasiment ignoré. Pourtant il a surtout été reproché aux premières traductions d'*Ar-Rawḍ al-ʿaṭir* d'avoir donné un texte falsifié, encombré d'additions intempestives. Mais peut-on vraiment imaginer aujourd'hui rétablir un texte « original », dont on ne connaît pas exactement ce qu'il était, et faire fi d'une réception qui a assuré à l'œuvre une formidable visibilité ? Peut-on vouer aux gémonies la traduction du « baron R\*\*\* » (ou la réduire au mieux à une « version historique » désormais obsolète), alors qu'elle continue d'alimenter une production internationale et contribue encore à faire vivre le texte ? Ne conviendrait-il pas plutôt d'appréhender *Le Jardin parfumé*, à l'instar des *Mille et une nuits*, comme une œuvre partagée susceptible de se décliner dans des versions multiples et variées ?